N° 11. — SAMEDI, 11 JANVIER 1834. — 1re ANNÉE.

LE CONSEILLER

DES FEMMES.

## UN MOT AU RÉPARATEUR.

Nous éprouvons le besoin de témoigner ici notre gratitude à tous les journaux qui ont parlé du *Conseiller des Femmes*, et il nous est bien doux de proclamer que jusqu'à ce jour nous n'avons eu que des sympathies à recueillir. Cependant nous répondrons à une phrase du *Réparateur*, contenue dans un article inséré dans son N° du 4, lequel rend compte de notre Journal d'une manière trop flatteuse pour que nous n'ayons à cœur de nous justifier du reproche qu'il nous adresse.

Nous lisons dans le *Réparateur* :

« C'est à peine si jusqu'à présent il a été question de « religion dans *le Conseiller des Femmes*, et, devons-« nous le dire, quelque mots jetés au hasard sur un « objet si grave nous ont paru bien légers et bien peu « réfléchis. Des femmes, appelées à régénérer leur sexe, « comprendront sans doute qu'il n'y a de respect dans « le cœur humain que pour les vieilles croyances. »

Nous nous permettons d'abord de faire observer au *Réparateur*, que le but de notre Journal est d'exercer

sur la femme une action moralisante et non de lui imposer telle ou telle croyance.

Nous avons annoncé formellement dans les premiers Nos de notre feuille, que la morale de l'Evangile serait notre guide ; mais nous avons dit aussi que nous respecterions toutes les convictions ; à l'exemple de Jésus, nous admettrons également le Pharisien et le Publicain dans le temple, et, quelles que soient leurs pensées et leurs croyances, nous ne lancerons jamais anathême sur aucune femme ; car nous nous souviendrons toujours et nous enseignerons cette maxime que, filles de Dieu ainsi que nous, elles sont toutes nos sœurs.

Pour devenir grande et forte, il faut que la pensée soit libre, et pour qu'elle conserve cette liberté, il ne faut rien lui imposer arbitrairement.

Ah ! qu'elle vienne à nous la vierge timide et pieuse, celle qui a transporté dans le ciel toutes ses facultés aimantes (souvent, hélas ! parce que la terre ne pouvait les contenir !) Qu'elle vienne à nous avec sa dévotion naïve et son ardente charité ; nous lui dirons : bénissez Dieu, vous qui avez la foi.... Ame douce et pure, belle de votre amour et de votre pureté, bénissez Dieu qui vous a permis, dès cette vie, de poser un pied dans le ciel.

Mais vous, pauvres femmes qui n'avez trouvé dans le monde que pièges, séductions et injustices, vous, dont les passions ont débordé l'ame, vous, dont la force s'est usée dans une lutte cruelle et inhumainement inégale, vous, qui êtes venues tomber haletantes et brisées sous le poids des convenances sociales, pensez-vous, pauvres Parias de notre civilisation incomplète, que pour vous il n'y aura pas aussi dans notre cœur amour et sympathie ? ah ! venez, venez à nous ; relevez votre tête humi-

liée; que votre ame s'anime d'un noble courage! Vous aussi êtes appelées à l'œuvre qui doit régénérer cette société dont vous fûtes les premières victimes.

Lancer les foudres de l'anathême sur cette organisation de femme, qu'il n'est pas donné à chacun de comprendre, c'est insulter Dieu dans ses œuvres, puisque nous sommes tous le résultat de la création.

Travailler à modifier nos penchans lorsqu'ils sont mauvais, faire tourner au bien de tous les facultés que Dieu a départies à chacun de nous dans sa sagesse, tel est notre but; ce sont là nos *vieilles croyances*, nos croyances du cœur.

Il est temps que le monde comprenne que prétendre changer la nature c'est le comble de l'orgueil humain.

C'est l'écueil contre lequel l'esprit systématique de l'homme viendra toujours échouer.

LOUISE MAIGNAUD.

---

## DES FEMMES EN GÉNÉRAL
## et de leur véritable émancipation.

3me et dernier article.

L'époque singulière où nous voici arrivées, nous, femmes, depuis tant de siècles maltraitées par les lois et les préjugés, est difficile, et beaucoup plus qu'un grand nombre d'entre nous ne se l'imagine peut-être.

Il faut nous défendre à la fois de ceux qui s'obstinent à ne point nous croire *émancipables;* de ceux qui prêchent la liberté, sauf les *restrictions mentales*, et de ceux qui s'enflammant pour notre cause; ils pourraient nous entraîner, avec ou sans mauvaise volonté, dans une fausse voie, si nous les laissions faire.

Ces derniers, ce sont *nos amis* les *ennemis;* et c'est d'eux, par dessus tous, que nous devons nous défier. Descendant, en droite ligne, du serpent tentateur, ils possèdent, par héritage, l'art des raisonnemens spécieux, et ils savent donner au mensonge l'apparence de la vérité *prouvée.*

Quoique puissent faire les esprits disposés à retourner en arrière ou à ne point se départir des erremens de nos pères, ou bien les esprits casuistes si habiles à se tirer d'embarras avec un *distinguo*, les femmes avanceront, parce que la force des choses finit toujours par l'emporter sur les efforts des dominateurs pour arrêter les progrès de l'intelligence humaine. Les entraves qu'ils nous opposeront sans relâche ne seront donc que jeux d'enfans, dont la raison et le bon sens feront prompte justice.

Mais des empêchemens réels naîtront des femmes elles-mêmes si, dans leur généreux élan, elles se trompent sur *le but.*

Et c'est justement ce but que le sophisme tentera de leur cacher.

Qu'elles en appellent donc sans cesse au bon sens, et à cet instinct si sûr qui les guide dans toutes les circonstances les plus importantes de la vie! Autrement on parviendra avec le secours de la lumière *factice* dont on se sert aujourd'hui pour éclairer les objets présentés au microscope solaire, à fasciner leurs yeux émerveillés! Cette lumière-là, n'est pas la vraie lumière, celle du soleil! Et pourtant c'est à les leur faire confondre toutes les deux, que quelques hommes *entièrement dévoués* à la *cause des femmes*, ont la prétention d'arriver.

Nos *amis les ennemis*, raisonnent ainsi :

« Cette tasse vous paraît devoir contenir moins de

café que cette autre. Erreur! Un mathématicien vous *prouverait* qu'elle en contient moins en effet; moi je vais vous *démontrer* le contraire. Vous la destinez à cet enfant, n'est-ce pas? Eh bien! vous allez donner à cet enfant, dans cette tasse plus petite, tout autant de café que vous en donnez à cet homme à qui vous en offrez une plus grande.

« — Comment cela?

« — Mais, sans-doute : tout est relatif.

« — Ah! Je comprends. »

Un autre ajoute : « Tout est tellement relatif qu'on a tort de dire que la femme a moins de cervelle que l'homme. Chez elle, la boîte osseuse qui sert d'enveloppe au cerveau, n'est pas plus petite, *relativement* à sa taille, qu'elle ne l'est chez l'homme *relativement* à la sienne. L'homme étant plus grand, doit nécessairement avoir une tête plus grosse.

« — C'est juste. »

Mais quoique la bouche dise, *c'est juste* : l'esprit, ou plutôt le bon sens, dit tout bas, *c'est faux*. Si l'enfant, RELATIVEMENT à sa taille, prend, dans un *petite* tasse tout *autant* de café que l'homme RELATIVEMENT à sa taille en prend dans une *grande*, il n'en est pas moins vrai que la *petite* tasse *contient moins* de café que la *grande* : si, chez la *femme*, la boîte *osseuse* est aussi *grosse*, RELATIVEMENT à sa taille, que la boîte plus grosse qui renferme aussi le cerveau chez l'homme, il n'en est pas moins vrai qu'il y a moins de *matière* dans l'une que dans l'autre. *Raison* et *raisonnement* ne sont point synonimes.

Mais qu'importe! Il fallait une base fausse pour arriver à un faux résultat, et la voilà posée.

Nos *amis les ennemis* ne sont pas des savants pour rien; ils recourront, s'il est nécessaire, à l'anatomie

comparée de M. Geoffroi de St-Hilaire, et ils se serviront merveilleusement des découvertes de la science pour établir la PARITÉ *parfaite* de la femme et de l'homme.

Ceci établi, il s'agira simplement de *démontrer* que l'homme étant aussi propre que la femme au soin de la cuisine et de l'office, la preuve c'est qu'on a des cuisiniers; il *doit* partager les soins du ménage : que la femme possédant une *égale* dose d'intelligence, a *droit*, tout autant que l'homme, à vouloir être jugée par ses *pairs* : donc les femmes *doivent* songer à former plus tard des *jurys;* de là la nécessité, pour elles, de se mêler de la *fabrication* des loix qui les condamnent ou les absolvent comme les hommes, et par conséquent d'avoir une Chambre des députés; une Chambre des pairs; de postuler pour les portefeuilles et pour les différens emplois de la magistrature.

Et ceci n'est point un conte fait à plaisir! Et ceci, on ose nous le dire sérieusement! Et, pour craindre que nous comprenions l'amère dérision cachée sous les faux semblans d'un zèle empressé, l'homme ne nous croit point la tête assez *grosse!* N'est-ce pas se donner à lui-même le plus complet démenti sur cette PARITÉ *parfaite* qu'il feint de vouloir établir par preuves et démonstrations scientifiques?

Quelques femmes peut-être pourront se laisser étourdir au fracas d'une érudition et d'une éloquence surabondantes. Pourquoi non? Ne voyons nous pas une foule d'hommes répéter en chœur avec Jacotot : *Toutes les intelligences sont égales!* et s'entêter dans cette maxime sacramentelle fort extraordinaire, en dépit de tout ce qui vient à l'appui du contraire! S'il y a *parité* complète entre le cerveau de ces messieurs et le nôtre, nous pou-

vons avoir également l'esprit de travers, et croire comme eux à l'incroyable!

Mais non; notre ambition n'est pas si haute ni si avide.

Sans former de *jurys*, sans *postuler de portefeuilles*, sans avoir *une Chambre de pairs et de députés*, les femmes par leur sens droit influeront, comme épouses et comme mères, sur la *fabrication* des loix. Elles prouveront leur bon sens, en se bornant au rôle que la nature semble, bien plus que les décisions bizarres de la société, leur avoir assigné.

D'autres devoirs, que les devoirs de citoyennes, les éloignent de la carrière, où, si rarement, l'amour du bien public appelle ceux qui prétendent s'y *dévouer*. Les femmes, dans leur *obscurité*, préparent non-seulement le bonheur des générations à venir, mais la tranquillité future des états. Sans se laisser décourager, elles répandent autour d'elles les principes d'une saine morale : ces principes fructifieront un jour, et alors aura lieu la véritable émancipation des femmes; et alors les *priviléges* que leur accorde la galanterie Française, ne se trouveront plus soumis aux caprices du *bon plaisir*, comme le seront toujours les priviléges, quels qu'ils puissent être; alors leurs droits seront inscrits dans le code des loix; et alors enfin les usages, les mœurs, ne se montreront plus en contradiction avec ce que les jurisconsultes appellent le *droit écrit*, ainsi qu'on le voit de nos jours.

D'ici là que devons-nous faire? Travailler : acquérir une instruction solide, réelle et repousser celle qui ne sert qu'à fausser le jugement, qu'à fournir des armes au sophisme. Pour y parvenir, il nous suffit d'appeler à notre aide le bon sens; ce résultat précieux de la connais-

sance ou du sentiment si clair du juste et de l'injuste : car le bon sens n'est que cela : et comme, apparemment, il ne prédomine pas chez l'homme en général, puisque l'homme, en général, montre si rarement un sentiment parfaitement distinct du mal et du bien, nous tâcherons de nous servir du nôtre pour éclairer la jeune génération, et nous nous mettrons en état de remplacer partout les professeurs auprès des jeunes filles.

Les femmes comme le peuple, ont, parmi les hommes sensés de véritables amis; mais les hommes sensés savent qu'on ne peut rien attendre de réel et de durable que du temps et de la persévérance; ils savent encore, aussi bien que nous, que les femmes, que le peuple courbés sous le joug du despotisme et de la sottise, du moment qu'ils comprennent et sentent leur dignité, leur force, sont plus libres en effet que ceux qui les oppriment; les hommes sensés savent encore comme nous qu'il ne peut y avoir de *parité* complète entre *celui* auquel ont été destinés les travaux qui exigent la force physique ou intellectuelle, et *celle* que la nature a faite pour le dévouement de toutes les minutes à l'enfance, à la vieillesse; ainsi, il n'est pas juste de dire que l'homme peut être ÉGALEMENT *femme* dans les détails de la vie privée, et la femme ÉGALEMENT *homme* dans les débats de la vie publique. De rares exceptions n'établissent point ces règles générales dont la connaissance seule guide les esprits justes et redresse à la longue les esprits faux.

Soyons femmes, toujours femmes, et nous serons supérieures en effet; car la supériorité intellectuelle et morale consiste surtout dans le sentiment parfaitement sûr de ce qu'on peut, de ce qu'on doit, des forces qu'on possède, de l'usage qu'il en faut faire et des limites où il aut s'arrêter, si l'on veut être *libre*. La liberté *vraie* es

en nous ; elle ressort de nous. La femme, encore esclave aujourd'hui, est libre autant que l'homme, quand elle sait commander à ses passions ; elle est plus grande que lui, dès qu'elle comprend bien ses devoirs et dès qu'elle se renferme *volontairement* dans leur cercle étroit.

C'est là ce qui a lieu chaque jour sans que personne y prenne garde, et c'est là surtout ce qu'il faut que chacun sache et comprenne. Alors on comprendra également que les *prétentions* des femmes n'ont rien d'exagéré ni de ridicule ; qu'elles *s'émancipent* d'elles-mêmes en se plaçant au rang qui leur appartient ; qu'elles donnent l'exemple à ceux qui les accusent d'exagération et de folie, et que, lorsqu'elles disent à l'homme : *à nous aussi donnez donc la liberté*, elles ne se mettent point dans la main de l'homme ; mais, guidées par leur bon sens et par les inspirations de leur noble nature, elles veulent lui conserver au moins les apparences d'une supériorité à laquelle il déroge sans hésiter, aussitôt que les passions viennent troubler son immense intelligence.

Voilà ce que font les femmes ; voilà ce qu'elles sont et veulent être ! Où ont-elles puisé des lumières si certaines ? Un jugement si sain et si droit ? Dans leur ame. C'est dans leur ame aussi qu'elles trouveront les moyens d'éclairer la génération à venir, d'amener peu à peu le règne du *bon sens*, et quelque jour, grâce à elles, il sera peut-être possible de supposer, sans ironie, qu'il existe quelque *parité* entre deux êtres aujourd'hui trop dissemblables, l'homme et la femme.

Mlle S. U. Dudrezène.

# Discours

LU A LA SOCIÉTÉ DES MÉTHODES.

La société des Méthodes avait posé la question suivante : « Quels sont les moyens de *favoriser* et mettre à « profit le grand mouvement intellectuel qui s'est ma- « nifesté chez les femmes ? »

L'une de nos collaboratrices, madame d'Invilliers, dans la séance du 24 septembre, répondit à cette question par un discours que nous reproduisons parce qu'il se rattache aux idées de progrès, et indique assez bien quels sont les moyens à prendre pour *favoriser* et mettre à profit le grand mouvement intellectuel qui s'est manifesté chez les femmes.

DISCOURS ENREGISTRÉ SOUS LE NUMÉRO 3.

S'il fallait donner à cette question tout le développement dont elle est susceptible, ce serait une tâche au-dessus de mes forces ; ce que je vais essayer seulement, c'est de présenter quelques considérations sur les femmes, suivant le rang qu'elles occupent dans la société et les rapports d'après lesquels on peut *favoriser le grand mouvement intellectuel* qui s'est manifesté dans leur sein, et qui se lie d'une manière intime à leur véritable émancipation morale.

Dieu a confié à la femme une grande mission ; si elle s'en montre digne, si elle connaît toute l'étendue de ses devoirs elle s'attachera à les remplir. Les plus avancées aideront les plus faibles et *favoriseront* aussi ce grand mouvement intellectuel dont l'humanité attend les fruits.

C'est dans les mains de la femme que se trouve toute la destinée de l'homme ; c'est avec elle qu'il commence la vie, et on peut dire en toute vérité comme en toute justice, que la femme fait les héros et les hommes dont

l'existence est toute dévouement. Crime ou vertu, il y a tout dans les inspirations de la femme, et c'est pour cela qu'il est important d'*étendre* et de bien diriger ses progrès intellectuels. Pour beaucoup, leur position sociale est un obstacle insurmontable au développement de leurs facultés, et le plus souvent celle-là ne produit rien, parce qu'elle ne peut suivre la route que sa nature lui a tracée.

La femme ne doit pas et ne veut pas cesser d'être femme; elle sent qu'elle aurait tout à perdre et rien à gagner dans un changement de rôle, mais elle peut progresser sans renier son sexe, et le nombre de celles dont le génie a fait la réputation prouve au moins que beaucoup sont propres aux sciences, aux arts et à la littérature; qu'elles sont également bien placées dans l'industrie commerciale et de là on peut conclure qu'elles s'éléveraient sans peine aux connaissances administratives, si on prenait le soin de les y préparer. Ouvrez à chaque femme la carrière qui lui est propre, *favorisez* ses dispositions intellectuelles et vous découvrirez alors des trésors jusque-là inconnus.

Les hommes peuvent seuls *favoriser ce grand mouvement intellectuel*, en encourageant le vrai mérite qui reste souvent dans l'ombre, et qui n'a besoin que d'être produit pour jeter le plus vif éclat!

Les femmes sentent plus que jamais le besoin de s'éclairer et de transmettre à leur tour ce qu'elles ont appris; mais pour long-temps encore elles doivent se guider par les conseils des hommes qu'un généreux dévouement inspire, et se tenir en garde contre le sot orgueil et le pédantesque langage qu'ont affectés trop souvent les femmes avancées.

C'est par une direction d'études approfondies qu'on

peut *favoriser le grand mouvement intellectuel manifesté parmi les femmes*. La religion et la morale doivent servir de base à tout enseignement; on doit, surtout, leur rappeler l'importance de leurs devoirs sociaux, comme membres de la grande famille, l'état; de leurs devoirs particuliers et privés comme filles, épouses, mères.

Celles qui dans la vie intime pratiqueront tous leurs devoirs, qui, aux qualités du cœur, sauront unir les lumières de l'esprit, non-seulement seront pour leurs maris des compagnes *aimables*, mais des compagnes *utiles;* elles chercheront à se rendre dignes d'être leurs conseillers, et contribueront avec eux au développement *moral et intellectuel* de leurs familles, de leurs amis, de leurs domestiques et de toutes les personnes qui seront en contact avec elles.

Mais c'est surtout comme êtres d'affections vives et religieuses qu'il faut envisager les femmes et tendre à ne pas affaiblir ces avantages. Tout entière à la reconnaissance qu'elle doit au Créateur de l'Univers, à peine ses enfans sont-ils nés que la femme dirige leurs regards vers le ciel. Elle leur montre la vie comme un court passage, et l'immortalité comme un port auquel conduit la vertu. C'est elle, toujours elle qui développe les premiers sentimens de l'enfance, qui lui enseigne à pratiquer la morale dans tous les devoirs sociaux, et qui lui apprend à se soumettre aux volontés qui partent d'en haut. Eclairée sur ses vrais devoirs elle transmet à ses enfans les vertus qui l'ont fortifiée, et fait un noble usage des facultés intellectuelles qu'elle a reçues de Dieu. Ainsi, soit que le sort la prive d'un époux, soit qu'il le lui conserve, elle peut diriger *avec sagesse* l'éducation primaire de ses fils et toute l'éducation de ses filles.

En examinant sous ce point de vue la destination des

femmes sur la terre, on sentira de quelle importance il est pour tous de *favoriser le grand mouvement intellectuel manifesté dans leur sein*, et de propager autant que possible l'instruction dans la classe ouvrière, afin de la faire *profiter* du bénéfice de ce grand mouvement.

Comme être social et membre de la grande famille, la femme saura encore se donner une utile direction, et ne restera pas étrangère aux intérêts de son pays. Par sa douceur, par sa sagesse elle saura ramener aux intérêts de tous l'époux qu'une opinion égare, et fera tourner au profit de l'état, au maintien de l'ordre, une activité souvent près de se laisser entraîner. Toujours sage dans sa tendresse, elle dirigera toutes ses actions vers un seul but, le progrès, et travaillera à *favoriser le grand mouvement intellectuel manifesté parmi les femmes.*

Membre du corps social, la femme comprend aujourd'hui toute l'étendue des devoirs que ce titre lui impose; sa mère alors, c'est la patrie; ses frères, ce sont tous ses compatriotes; à mesure que l'horizon semble s'agrandir, elle sent mieux sa tâche et cherche à la remplir. La soif du bien la tourmente, l'amour de la science la poursuit. Elle va demandant partout la lumière pour porter partout l'instruction! Elle désire porter les hommes à la vertu, elle veut le bonheur, la gloire de son pays, noble ambition! Elle veut éveiller celui qui sommeille et dans le sein duquel sont déposées en germe les plus heureuses facultés. Elle cherche à lui inspirer cet esprit d'union qui fait la force des nations. Elle veut aussi que respect soit porté à ces femmes que leur double titre d'épouse et de mère semble priver de cette émulation qui pousse au progrès; sans-doute celles-là ne doivent pas aborder les sciences, mais en méritent-elles moins les suffrages du monde entier? Non; on les estimera d'avoir conservé

le charme modeste de leur humble destination, car toutes ne peuvent parcourir la même carrière.

L'ère nouvelle vers laquelle nous marchons à grands pas permet de *favoriser* les femmes dans leurs progrès, et d'offrir un dédommagement à celles qui par leur position dans le monde ne peuvent pas se distinguer dans les sciences ou les arts, mais qui peuvent concourir avec les femmes instruites à *élever* des institutions dont le but sera de *favoriser le grand mouvement intellectuel manifesté parmi les femmes*. Là chacune fournira son contingent de connaissances et de lumières, et beaucoup d'entr'elles, qui brûlent de se consacrer à l'enseignement des jeunes filles de la classe pauvre, trouveront alors de quoi donner une direction utile à leur activité. Guidées par une sage morale et par leur amour de la science, elles enrichiront le vaste champ qui leur sera donné en culture et dont elles écarteront avec soin l'ivraie pour ne faire germer que le bon grain, qui bientôt servira à augmenter les trésors de notre belle France, modèle déjà de toutes les nations civilisées!

Léguer aux générations futures de sages institutions libérales; *favoriser* pour cela, *dès ce jour, le grand mouvement intellectuel qui s'est manifesté chez les femmes*, tels sont les moyens de régénerer la morale et le monde!

*L'exemple, l'émulation et une grande liberté* pour développer toutes leurs facultés, tels sont les agens de succès, les moteurs dont il faut se servir dans l'intérêt des femmes et de l'humanité.

Mme M. D'INVILLIERS.

# GOUT ET PASSION.

Le goût d'un art ou d'une chose est un accessoire de notre existence. La passion fait partie de l'ame elle-même.

Le goût peut se modifier; il est sujet à l'inconstance. Une passion domine une vie entière; rien ne l'étouffe ou ne fait diversion.

Le goût nous fait prendre plaisir aux talens des autres. La passion veut créer et s'occupe peu d'autrui.

Le goût est à la disposition de son maître comme un moyen d'agrément. La passion est maître de l'homme; elle l'entraîne irrésistiblement à un but; elle lui impose le plus souvent plus de privations et de souffrances qu'elle ne lui accorde de bonheur.

Le goût est sociable. La passion est solitaire.

Le goût ne dispense que des plaisirs. La passion est fertile en souffrances; il y a en l'homme qu'elle possède des élans d'infini qui menacent de briser l'enveloppe.

La médiocrité revêtue du nom et des attributs de l'art est odieuse à la passion; elle l'irrite, la suffoque, l'indigne et la fait souffrir. Le goût en est quitte pour l'ennui.

Le goût est le fait du public. La passion est celui de l'artiste.

La passion fait les grandes douleurs et les gloires immortelles; le goût crée les vies riantes et l'éternelle obscurité.

Heureux l'homme de goût! Il cueille toutes les fleurs de l'existence; la vie lui a révélé toutes ses beautés. Heureux aussi l'homme de passion! Un monde entier est dans son cœur; il vit de beautés idéales; il presse l'infini, et ce qui lui fut révélé comme beauté sur la terre, il le retrouvera un jour comme éternelle vérité.

CAROLINE SUÈS.

## AVIS.

*Après plus de deux mois de libre circulation de nos journaux, la poste nous réclame aujourd'hui une augmentation de droits pour les couvertures de notre journal. En conséquence, nous prévenons nos abonnés que, pour tout concilier, dès ce jour nous enverrons les couvertures seulement tous les 4 numéros.*

---

Nous venons d'ouvrir au bureau de notre journal, une souscription pour la loterie des objets d'art exposés au palais St-Pierre. Nous pensons que nos dames Lyonnaises, jalouses de payer UN JUSTE TRIBUT au talent de leurs concitoyens, s'empresseront de se faire inscrire avant le 15 janvier.

Notre jeune école de peinture qui a TANT ET SI BIEN PRODUIT, compte dans son sein quelques noms de femmes; donnons leur courage en contribuant en toutes choses à leurs succès, à ceux de leurs FRÈRES EN ART, qui méritent, SANS FLATTERIE, notre admiration et nos sympathies!

---

Au lieu de *l'héroïque Méricourt*, lisez : *Therwagne Méricourt*.

—L'épithète de beau, appliquée à Nodier, dans un de nos derniers articles, n'aura pas paru déplacée à ceux de nos lecteurs qui connaissent son noble caractère et son admirable talent, mais il nous semblerait de mauvais goût, de laisser subsister cette expression, quand celle de *bon* et *spirituel*, peint si bien l'*homme* et l'*auteur*.

---

Léon BOITEL, gérant.

Lyon. Imprimerie de L. Boitel, quai St-Antoine, n° 36.

Epreuve.